

NOTRE CONGO EN 1909

Je veux la Belgique plus
riche, plus belle, plus forte,
PLUS GRANDE.

LÉOPOLD II.

Notre Congo! Il est à nous après bien des traverses. Sa conquête, son annexion à notre petite Patrie qu'il a agrandie tout à coup, — au point de vue matériel en faisant d'elle la quatrième puissance coloniale du monde, après l'Angleterre, la France, la Hollande, mais avant l'Allemagne, le Portugal, les Etats-Unis, l'Espagne, — au point de vue moral en ouvrant nos âmes au lointain et à ses vaillances exaltantes, — sa conquête a subi les contrariétés, les lenteurs, les défiances, les dénigrements dont l'énigmatique Nature fait la rançon de ce qui a de la beauté et de l'ampleur et dont chez nous, pays de la moyenne mesure, pays de l'Equilibre, on finit généralement par se délivrer.

Après la prise de possession politique, il importe que se réalise la prise de possession psychique.

Celle-ci ne peut s'obtenir que par la connaissance et la fréquentation de ce territoire immense et magnifique. La fréquentation pour ceux qui partent; la connaissance pour ceux qui restent. La vue directe pour ceux-là; la vue imaginative pour ceux-ci grâce aux récits, grâce aux écrits.

J'ai apporté ma contribution à cette œuvre de description et de propagande par mon Livre de 1896 : *En Congolie*. Je veux, par ce qui va suivre, y ajouter un effort nouveau en décrivant rapidement le Congo tel qu'il m'apparaît en 1909.

Je serai rapide, je peindrai avec les allures sommaires et larges de la fresque. Puissé-je, néanmoins, réussir à donner aux lecteurs les vives impressions que je ressens moi-même et dont je fis la substance d'une Conférence à Ostende-Centre-d'Art au mois d'août dernier.

Les grands événements veulent leurs héros et leurs chantres. A défaut d'avoir pu être des premiers, je tente d'être des seconds.

* * *

Je voudrais d'abord esquisser à vol d'oiseau ce qu'est la Terre Congolaise, de l'occident à l'orient, depuis l'estuaire du fleuve gigantesque qui lui donne son nom, jusqu'à sa source, puisqu'on ne peut mieux la circonscrire dans son ensemble qu'en disant qu'elle est le bassin tout entier du Congo, c'est-à-dire tout le sol sur lequel s'étale le lacis prodigieux des cours d'eau petits, moyens et grands qu'il recueille, synthétise et porte à l'Atlantique.

Le voyageur aérien qui, planant, arriverait par celle-ci verrait, dès qu'il serait à vingt kilomètres de la côte africaine, la masse de limpide azur de l'océan se teinter en éventail de la couleur jaune pâle du thé.

C'est la projection, au loin, du courant du puissant fleuve arrivant à son embouchure après un parcours de quatre mille kilomètres, huit fois celui de notre Escaut, quatre fois celui de notre Meuse, profond alors de cent mètres, large de deux de nos lieues, débitant en saison sèche quarante mille mètres cubes par seconde, cent vingt mille en saison des pluies. Seul l'Amazone brésilienne en fait plus.

La côte apparaît, basse mais se relevant bientôt en une chaîne qui lui est parallèle : les Monts de Cristal (ne pas prendre ce beau

nom à la lettre) qui vont du Kameroun allemand au nord à l'Angola portugais au sud, à une altitude moyenne de sept à huit cents mètres.

C'est au travers de ces monts que le Congo passe par une longue gorge d'écoulement vers la mer, descendant l'escalier de Titan des trente-deux chutes Livingstone qui, durant des siècles, firent obstacle à la pénétration de l'Afrique de ce côté et persuadèrent aussi, d'abord, que les projets de Léopold II étaient chimériques et irréalisables. Heureuse chance qui rendit commodes les Puissances, spécialement l'Angleterre abusée, lorsqu'il s'est agi d'admettre, au profit de notre roi, en intention secrète fidei-commissaire de la Belgique, la création de l'Etat Indépendant.

Cette chaîne bordière franchie apparaît la Cuve Congolaise.

Regardez la carte. Remarquez la forme totale de notre Colonie et sa place dans « le grand jambon » qu'est l'Afrique. Elle va se fixer à jamais dans votre esprit.

C'est une gourde à grosse panse dont le goulot débouche dans l'Atlantique. Ou un de ces éventails formés d'une feuille ramifiée de palmier, dont la queue pointe du même côté. Ou, mieux encore : ouvrez votre main gauche,

dressez-la devant vous à hauteur des yeux, supprimez en pensée les doigts : votre paume et son pouce étendu vous donnent en réduction l'image désirée.

Oui, et d'autant plus exactement que votre paume se creuse légèrement en son milieu, forme cuvette et, de toutes parts, est entourée d'un bourrelet de votre chair. C'est la Cuve Congolaise en miniature. Remarquez les plis, les lignes que consultent les chiromanciennes pour vous dire la bonne ou la mauvaise aventure : elles représentent, sauf les directions, les fleuves et rivières dont les ramifications multiples strient le fond de cette dépression colossale.

C'est la Cuve Congolaise ! et les hauteurs qui l'ourlent, pareille encore à un poëlon dont le manche serait le bas Congo, l'entrée étroite par l'océan Atlantique, étroite mais suffisant à tout ce que la Colonie peut donner pour l'exportation ou recevoir par l'importation.

Là sont aujourd'hui, au long du fleuve, les trois meilleurs ports de l'ouest en Afrique méridionale ; tous trois à nous, merveilleusement abrités et en eau profonde : Banana à la côte ; ensuite à l'intérieur la tranquille Boma capitale administrative ; plus à l'intérieur encore Matadi que le chemin de fer

relie à Léopoldville, la capitale commerciale dont quelques-uns voudraient faire la capitale totale.

Cette cuve est le lit de grès blanc d'une ancienne mer asséchée, grande comme la Caspienne; il en reste quelques lacs, quelques flaques. Elle est mollement en pente montant vers le soleil levant, avec des ondulations légères; c'est cette déclivité qui fait dévaler toutes les eaux vers la côte du soleil couchant.

Tout autour, comme les bords d'une immense assiette, sont des collines s'élevant bientôt en montagnes dont l'une, tout au bout à l'est, le massif du Ruenzori, dresse dans le ciel équatorial un pic de neige plus haut que le Mont-Blanc : 5038 mètres contre 4812.

De cette guirlande en couronne, le tronçon qui forme barrière à l'orient, non loin proportions gardées, des rivages de l'Océan des Indes, est l'une des lèvres d'une fente énorme du sol de l'Afrique, la Grande Crevasse, le Graben Central comme le nomment les Allemands, ride géologique large d'une trentaine de lieues, au fond de laquelle s'aligne du nord au sud le chapelet des eaux qu'on s'est accoutumé à nommer les Grands lacs.

La Grande Crevasse est barrée vers la moitié de son développement par une ligne de

volcans qui la séparent en deux parties; celle du nord est le début du bassin du Nil, celle du sud le début du bassin du Congo. Là sont, par cette crête de faîtes transversale baptisée monts Virunga, les premiers filets d'eau s'allongeant des deux parts en sens opposés, qui deviendront les deux fleuves les plus majestueux de l'Afrique et presque du Monde.

* * *

Sur ces territoires, d'un aspect et d'une structure si aisément saisissables dans leurs formes géologiques générales, qui, aux temps paléontologiques, furent arides et désolés, — car la Cuve congolaise fut d'abord vraisemblablement un Sahara lorsque ses eaux venaient de s'écouler par le goulot qu'est le défilé des Monts de Cristal insensiblement élargi par le travail érosif du Fleuve, — s'est établie une végétation de pays chaud, car notre Congo est à cheval sur l'Équateur.

Il y a là quatre paysages, nettement distincts, s'étendant sur un espace grand comme quatre-vingts fois la Belgique, de telle sorte que si on le divisait en provinces égales aux neuf de chez nous il y en aurait sept cent vingt!

C'est la Brousse, la Forêt, la Savane, les Rives.

La Brousse : de hautes herbes dures, plus hautes que deux fois la taille humaine, jusqu'ici inutiles, ponctuées d'arbres clairsemés et mal venants, déserts monotones que jadis les naturels incendiaient pour (du moins le disaient-ils) en exterminer la pullulante population des reptiles et des bêtes fauves.

La Forêt : l'interminable forêt tropicale, la forêt vierge, les palmiers, les arbres d'ébénisterie, quelques baobabs ces pachydermes de la végétation, tissés, fourrés de lianes, les ténèbres de l'Afrique selon la forte expression de Stanley; l'inépuisable mine de caoutchouc à ciel ouvert opulente spécialité du Congo belge, donnant dès maintenant une exportation annuelle d'environ cinquante millions de francs, joyau de l'Afrique méridionale qui a fait d'Anvers un des principaux marchés de cette denrée devenue indispensable et d'un usage sans cesse augmentant.

La Savane : ceci est le paysage idyllique, là surtout où par l'altitude le brûlant climat de la zone torride s'humanise comme au Transvaal et devient un séjour normal même pour l'Européen, pour le blanc. Des étendues verdoyantes d'herbe courte, ornées de bou-

quets d'arbres aux verts charmants où rutille le feuillage écarlate du Flamboyant, parterres mosaïqués de fleurs, donnant l'impression d'un Parc indéfini, comparable, sauf la culture, à nos belles campagnes de Flandre durant l'été.

Le Fleuve enfin : ses rives et ses affluents courant parfois sous le berceau des ombrages ; le fleuve qui, en certains endroits, s'étale, immense aussi large que s'il couvrait tout l'espace entre Bruxelles et Anvers, avec ses îles et ses pêcheries, imposant des mœurs spéciales et des agglomérations par cela seul qu'il est poissonneux et qu'il est le chemin qui marche.

* * *

Et le climat ! N'oublions pas le climat, cette présence constante constamment absente dans les photographies par lesquelles le profane est sollicité de se faire une idée du Congo.

C'est celui du bassin de l'Amazone au Brésil et des îles de la Sonde — Java et Batavia — seules terres qui soient sous les mêmes latitudes, le climat équatorial, différent du climat tropical et moins chaud, le climat du « pot au noir » des marins, du *cloud ring* des Anglais, cet anneau permanent d'épais nuages sombres,

d'environ deux cents lieues de large, qui se déplace avec le mouvement apparent du soleil, allant avec lui vers le nord quand il se rapproche du tropique du Cancer, allant avec lui vers le sud quand il revient vers le Capricorne; la grande zone lentement voyageuse des lourds calmes équatoriaux.

Où cet anneau plane c'est la saison humide, les grandes chaleurs et les grandes pluies, non pas continues mais crevant en orages diluviens de deux ou trois heures; l'électricité alors abonde, énervante, déprimante, et presque tous les soirs le ciel est zébré d'éclairs.

La température suffoquante des jours est de 36 à 38 degrés; elle a monté jusque 40. La sieste, la mise à l'abri s'impose, l'insolation menace. Les nuits, d'une durée à peu près égale à celle des jours, sont à une moyenne de 20 à 24 et sont relativement reposantes.

Quand l'anneau s'est éloigné, c'est la saison sèche, réconfortante, aisément supportable. Le climat rappelle celui de l'Italie, de l'Espagne. La température de jour et de nuit descend en moyenne d'une douzaine de degrés sur celle de la saison chaude, la pluie est très rare, le milieu est plus humain, l'habitude le rend même agréable. Le ciel est, alors généralement grisâtre, non pas l'azur sans

tache, l'azur provençal tant vanté, — et pourtant ennuyeusement monotone en comparaison des ciels de notre zone tempérée aux changeants et belliqueux nuages, « l'heureux pays des quatre saisons ».

* * *

Dans les forêts toutes les variétés de singes, depuis les plus grands jusqu'aux plus mignons, vivant leur vie aérienne, remuante et cabriolante de gros oiseaux sans ailes, gibier presque humain qui, peut-être, familiarisa analogiquement les naturels avec l'anthropophagie.

Dans les fleuves l'hippopotame abonde, le crocodile aussi, vivant leur vie amphibie, pour celui-ci carnassière, pour celui-là pâtre.

Dans les savanes et la brousse, l'éléphant, mine d'ivoire circulante, vivant sa vie ambulatoire et collective.

Puis, pour ne citer que ceux qui pullulent, la panthère et le léopard avec leur aliment obligé les antilopes et les gazelles; les hyènes et les chacals, les sangliers et les zèbres qu'on commence à savoir apprivoiser. Parfois le lion et la girafe, mais en rareté, ainsi que le boa et les moindres reptiles.

Les oiseaux sont en partie ceux de chez nous, plus, entre autres, les bengalis et les perroquets formés en république. Le royaume des poissons a enrichi l'ichtyologie d'environ deux cents espèces nouvelles. La moule d'eau douce forme des bancs épais.

D'énormes papillons aux ailes de saphir orchidées volantes se posent sur les orchidées végétales immobiles. Le Goliath, superbe insecte, cabochon maron, gros comme un moineau, sur les arbustes où il s'établit en colonies, semble un fruit étrange.

* * *

Tel immémorialement le paysage grandiose de ce qui devait être un jour le Congo belge.

Mais durant combien de siècles ce fut la *terra incognita*, la terre inconnue représentée sur les vieux atlas par une tache blanche où pour tout renseignement on se risquait à dessiner quelques bêtes féroces !

* * *

Il fallut la prescience instinctive, la ténacité infrangible de Léopold II, son besoin obscur

et pour ainsi dire subconscient de réveiller dans notre Nation les aptitudes vagabondes d'autrefois, pour que ce morceau de la Terre, presque le seul qui restât ignoré, entrât dans la géographie générale et dans le traditionnel mouvement colonisateur de la race aryenne, actuellement mieux qualifiée européo-américaine.

Mais avant d'en venir au récit succinct de cette extraordinaire et brillante aventure, il convient d'indiquer ce qu'était alors, au point de vue humain, cette Afrique secrète et inexplorée.

Il s'y trouvait une population nègre, d'un chiffre difficilement déterminable, vingt millions plus ou moins. Elle était disséminée en hameaux, villages et bourgades, sans rien qui pût être qualifié ville. Si elle était, peut-être, d'une seule race (les chamites, les noirs) elle comprenait un grand nombre de variétés se distinguant notamment par des tatouages nationaux comme ailleurs on se distingue par le costume, trop sommaire pour cet usage parmi ceux qui vivaient presque nus et ne s'habillaient que de leur peau. Cela allait des robustes et représentatifs Bangala de la race envahissante, jusqu'aux nains, aux Négrilles, de la race envahie.

Leur civilisation, si on peut employer ce mot pour qualifier des mœurs absolument rudimentaires, n'avait pas encore atteint la période de « la barbarie », mais était au degré inférieur de « la sauvagerie ». Dans tous les domaines ils représentaient, semble-t-il, l'homme primitif, l'homme préhistorique, demeuré tel jusqu'à nous à travers les temps, adonné à un fétichisme grossier, comique, difforme dont des sorciers sournois, fanatiques, cruels composaient le clergé.

Chaque agglomération vivait pour son compte, en état de défiance, d'hostilité, de brigandage et de guerre avec les agglomérations voisines. Parfois, une personnalité de cérébralité plus haute associait certains groupes, faisait le conquérant et fondait une sorte d'empire, rarement durable.

L'esclavage régnait partout, et généralement l'anthropophagie, le prisonnier de guerre, ou même le simple être appartenant à un autre groupe, étant tenu pour bétail ou gibier à tuer, dépecer et dévorer aussi naturellement que la chèvre ou l'antilope. Et lorsque, en Amérique, les Européens commencèrent à employer les nègres comme esclaves, l'embouchure du Congo devint le principal entrepôt pour la traite où venaient s'appro-

visionner les navires. Les souvenirs affreux de cette époque féroce sont encore vivants à Banana et à Boma. On y amenait de l'intérieur les troupeaux humains. Les cataractes du bas Congo qu'on nommait aussi le Zaïre, empêchaient les négriers d'y aller eux-mêmes. La haute Congolie demeurait interdite et mystérieuse.

Quand, au commencement du siècle dernier, la traite fut internationalement abolie, le marché d'esclaves des bouches du Congo disparut avec elle. Mais l'odieux commerce passa, sans qu'on s'en doutât en Europe, de la côte occidentale à la côte orientale.

L'Arabe, le Sémite, pratique encore aujourd'hui l'esclavage. Il achète et vend l'homme, la femme, l'enfant. J'ai vu un marché de l'espèce à Fez en 1886.

Empêché, après des luttes plus que millénaires, de continuer contre les Européens les pratiques de pillage à force ouverte ou sournoise qui semblent un irrésistible entraînement de sa race, réprimé dans la Méditerranée où ses corsaires avaient si longtemps écumé la mer et les rivages, désormais empêché ainsi vers le nord, il s'était retourné et fonctionnait au sud parmi les régions du haut Nyl et du haut Congo. Dans celui-ci.

notamment, il exerçait de terribles ravages, s'avançant méthodiquement, massacrant, brûlant, détruisant avec des atrocités pires que celles des ci-devant « marchands de bois d'ébène » brésiliens.

L'Europe l'apprit, et encore vaguement, par les lamentations de Livingstone.

Lorsque Léopold II commença à rêver à la colonisation du Congo ces horreurs battaient leur plein, et l'on eut pu entrevoir le moment où cette portion de l'Afrique serait, autant que le Soudan, entièrement conquise aux sectateurs de Mahomet et soumise à leurs mœurs très particulières.

* * *

Comment le Belge fut-il tout à coup mêlé à la répression de ces déprédations, et plus généralement, à la colonisation de ce morceau d'Afrique?

La politique européenne, inspirée en cette occasion par l'Angleterre et la Hollande, agissant par crainte et rivalité, avait réussi jadis, à nous sevrer de toute activité colonisatrice.

Le traité de Westphalie au milieu du dix-septième siècle, le traité de Vienne au milieu du dix-huitième, fermèrent successivement à

la navigation maritime hauturière notre Anvers et notre Ostende.

Que fûmes-nous, en effet, depuis qu'avait avorté le grand projet de nos ducs de Bourgogne de faire de nos provinces le principal élément d'un royaume à part, « d'un Etat-tampon » autochtone et puissant entre la France et l'Allemagne? Rien que l'appoint de l'une ou l'autre puissance : successivement espagnole, autrichienne, française, hollandaise, gouvernés de plus en plus non pour nous mais pour les intérêts de ces dominateurs qui, pendant plus de trois siècles, méconnurent et opprimèrent notre originalité.

Le résultat fut lamentable : nous n'étions plus, finalement, qu'un conglomerat amorphe et sans vitalité, une population destituée des aptitudes énergiques révélées sans interruption au cours d'un passé tumultueux et florissant, tombée dans l'inertie et le coma, n'ayant plus que vaguement le sentiment de son individualité nationale, une Irlande, une Pologne.

Nous avons été l'élément le plus actif des grandes migrations que furent les premières croisades; Bruges, plus tard Anvers, étaient autrefois des villes maritimes par excellence; nos navigateurs comptaient parmi les plus

nombreux et les plus entreprenants ; notre législation de la mer servait de modèle à d'autres peuples. Et voici que les jalousies et les craintes de deux nations cupides nous avaient claquemurés et réduits à cuire dans notre pays, asservi et bouché, comme dans une marmite soigneusement coiffée d'un couvercle.

En 1815, la Belgique dédaigneusement attribuée à la Hollande par la Sainte Alliance, « en agrandissement de territoire » — humiliante formule diplomatique — eut indirectement le bénéfice des colonies qu'on restitua à la maison d'Orange, l'Insulinde : Java et Batavia.

Mais dès 1830, cet avantage disparut par la Révolution qui nous rendit, enfin, notre indépendance, et la rivale par nous répudiée put se glorifier d'avoir ce que nous n'avions pas, des colonies, consolation pour tout ce que nous lui faisons perdre en divorçant et pour les activités industrielles et commerciales concurrentes que nous allions manifester avec une intensité étonnante.

La force colonisatrice intrépide, immanente à la race européenne dont elle est une des caractéristiques les plus significatives, était-elle oblitérée chez nous ? Etions-nous

voués à n'être définitivement qu'une nation sédentaire, une Suisse ?

Déjà durant les premières années qui suivirent 1830, un événement manifesta que le ferment n'était pas détruit. Les hommes de mon temps ont dans leurs souvenirs d'enfance la tentative de fonder une colonie belge à Santo-Thomas de Guatemala. Un certain comte de Hompesch, qui avait son hôtel porte de Louvain (place Madou actuelle), vaste et singulière bâtisse « hors des murs » aujourd'hui rasée, y engloutit sa fortune et était populaire dans le Bruxelles de l'époque par ses escarmouches avec les huissiers chargés de l'arrêter pour dettes.

Les tendances secrètes, les tendances « larvées » d'un peuple, trouvent toujours moyen de surgir. Le rôle des grands hommes est de leur servir de cheminée d'évacuation. Ils agissent et parlent pour ceux qui ne parlent pas.

Ce rôle fut, en ce qui concerne le besoin de coloniser, attribué par le Destin à Léopold II. C'est ainsi qu'il faut prendre son initiative. On se trompe en croyant que seul, et arbitrairement, par un besoin de mégalomanie monarchique, il en fut l'initiateur.

Il a, en réalité, dégagé ce qui existait à

l'état latent dans notre Ame belge formée par la Nature et par l'Histoire et qui, si longtemps, avait été comprimée. L'enthousiasme avec lequel, après les hésitations du début et malgré d'ineptes résistances, l'œuvre du Congo est aujourd'hui comprise, acceptée, défendue, louée, en est le témoignage.

Dès son premier acte politique, son discours d'entrée au Sénat lors de sa majorité il y aura bientôt soixante ans, cette force nationale secrète le tourmente. Elle est encore vague pour lui comme pour nous tous. Mais elle le pousse à chercher sur la carte du Monde quelque territoire où l'Europe, en mal d'émigration depuis des siècles, pourra encore se répandre et où, spécialement, pourra aller la Belgique.

C'est la zone équatoriale de la massive Afrique qui, à cette époque, apparaît surtout comme la terre disponible. Il y a là un territoire à peine écorné sur les bords par les explorateurs. Un fleuve inexploré en sort à l'Occident sur l'Atlantique. C'est le Congo!

A courte distance de la côte, les cataractes en empêchent la pénétration par l'ouest.

A l'est, un obstacle aussi brutal : la grande crevasse dont le fond est barré par des lacs énormes.

Au nord, c'est l'aride Sahara. Au sud, des régions à renommée anthropophagique. Au centre, une forêt vierge, vaste comme trois fois l'Espagne.

Des explorateurs avaient attaqué ce pays mystérieux et terrible. Le capitaine anglais Tuckey en 1816; il y mourut dans le bas Congo. Le Portugais Graça, en 1843; il n'explora que le Zambèze. Livingstone de 1853 à 1857, mais dans la marge méridionale. Burton et Speke, en 1859, seulement du côté du Nil.

Tout cela c'était « autour » de ce qui sera notre Congo et non « dedans ».

En 1869, Livingstone recommence et semble disparaître; il rôde autour du lac Tanganyika dans le Graben central. En 1872, Stanley, encore journaliste, part à sa recherche et le retrouve. En 1874, Cameron traverse l'Afrique de l'est à l'ouest, comme précédemment Livingstone l'avait fait en sens inverse, mais comme lui plus au sud.

Les relations de ces voyages héroïques furent lues avidement par le jeune prince belge dont elles alimentèrent et renforcèrent les désirs et les espoirs. Elles forment peu à peu en lui, dans une sorte de solitude intellectuelle passionnée, la conviction que c'est là qu'il faut chercher. Elles l'obsèdent et le

poussent, comme des voix, à la destinée principale et historique de son règne, de sa vie, de sa gloire.

En 1876 — il est devenu roi et médite comment s'y prendre pour réaliser son rêve — il convoque à Bruxelles une Conférence Géographique Internationale. Il espère décider les grands Etats à explorer ce gros bloc d'inconnu demeuré intact et d'en avoir pour la Belgique un lot.

On l'écoute avec indulgence, mais sans foi. On croit paradoxal le projet du jeune souverain. On le laisse faire avec une sceptique et souriante indifférence. On prédit qu'il s'y brûlera les ailes.

Mais ce rêveur a vu juste. Il a la prévision de l'homme de génie. Stanley dont l'Angleterre n'a pas discerné la valeur et qu'elle néglige, tente la première descente du Congo et l'audacieux aventurier l'effectue au cours de 1877 en une série de tragiques épisodes. Il revient à Bruxelles raconter son émouvante odyssée.

Léopold II est désormais édifié et résolu. C'est le Congo, le fleuve royal, qu'il veut, avec le réseau surprenant de ses ramifications et les opulents environs qu'il arrose, notamment le bénéfice de l'immense forêt

équatoriale sur laquelle est posée cette gigantesque patte d'oie aquatique. Il veut la mine de caoutchouc.

Il fonde en 1878 l'Association conquérante qu'il qualifie successivement Comité d'Etudes du Haut-Congo et Association internationale du Congo. Stanley et, dès lors, de plus en plus des Belges, des « Conquistadores », en qui ressuscite l'ancestral esprit d'aventure, explorent et, partout, « plantent le piquet », traitent avec les chefs de tribus, annexent ainsi suivant les us et coutumes plus ou moins justifiés en Droit International européen. L'aventure grandit, gonfle, s'affermit. C'est l'œuvre merveilleusement hardie, téméraire, presque invraisemblable, de l'Etat Indépendant qui surgit et qui, enfin, en 1884, est reconnu par les Puissances réunies à Berlin, toujours peu crédules en son avenir, ce qui heureusement les rend accommodantes et provisoirement désintéressées.

* * *

A partir de cette époque, les efforts du Roi et des auxiliaires qu'il avait su attacher à son plan, s'intensifièrent pour s'approprier la nouvelle Colonie par la connaissance plus com-

plète de ce qu'elle est et par une organisation destinée à la fois à améliorer le sort des populations indigènes et à fournir à la Belgique de nouvelles et superbes occasions de commerce et d'industrie.

Il y eut une première période, de quatorze années depuis la reconnaissance de l'Etat mais en réalité de vingt quand on y ajoute la phase incertaine antérieure, la période tragique de l'héroïsme... et des misères.

Le climat, les subsistances misérables, les communications difficileuses vers le haut Congo où pourtant il fallait aller si l'on voulait faire œuvre efficace, les combats avec les nègres les plus belliqueux qu'on gênait dans leur cannibalisme, et surtout avec les redoutables trafiquants arabes qu'on gênait dans leurs pillages, les maladies locales mal connues dans leur nature et dans leurs remèdes, suscitèrent une série d'aventures vaillantes et de malheurs cruels qui firent que presque un tiers des blancs qui y allèrent y perdirent la vie ou la santé.

C'était le temps où l'on se nourrissait de conserves et où tout parcours devait se faire à pied, par étapes, en suivant le terrible et meurtrier sentier des caravanes.

Cette époque douloureuse était sur le point

de finir quand j'y fus en 1896. Deux ans après fut inauguré le chemin de fer qui a supprimé l'obstacle des trente-deux cataractes du bas fleuve et permis aux hommes et aux ressources d'arriver par wagons dans la Cuve congolaise où le magnifique lacis des cours d'eau navigables constitue une voirie commode et sûre.

Le courage des colonistes, leur persévérance, l'endurance de la plupart d'entre eux furent admirables. Là s'affirmèrent avec évidence, au milieu des périls et des calamités, les qualités signalétiques de la nation belge : le travail ingénieux et opiniâtre, l'esprit d'indépendance et d'initiative, l'aptitude à se fortifier par l'association, la moyenne mesure dans l'organisation, le désir de s'entourer d'un confort modeste et utile en sa rusticité.

Les résultats furent étonnants par leur rapidité et leur intensité. Déjà alors on pouvait dire que jamais ni jadis ni naguères une Colonie n'avait progressé plus vite dans la pacification et dans l'administration. On en verra tantôt le surprenant détail.

Mais ce fut aussi, tant les conjonctures étaient parfois rudes et désolantes, accompagné de plaintes et de désespoirs. Rien, me

semble-t-il, n'en rend mieux compte que cette chanson du Congo qui avait six couplets quand j'arrivai là-bas, imités de *A Biribi*, d'Aristide Bruant, et à laquelle, dans la brousse, par une nuit d'idées «noires» et de pessimisme, je me risquai à en ajouter six autres, échos des récriminations, des rancœurs, des gémissements que j'entendis. Il faut, certes, faire la part de l'exagération, des impatiences et des erreurs, mais, dans son ensemble, elle est bien la voix populaire créant, pour ce passé heureusement disparu, la Légende où, toujours, s'épanchent et dominant les sentiments vrais des masses.

C'est pourquoi je la donne ici en entier.

Y' en a qui font la mauvais' tête
A leurs parents ;
Qui font des dett', qui font la bête,
Inutil'ment.
Puis, un beau soir, de leur maîtresse
Ils ont plein l' dos,
Alors ils part' pleins de tristesse,
Pour le Congo !

L' fameux Congo c'est en Afrique,
Ousque l' plus fort
Est forcé d' déposer sa chique
Et d' fair' le mort,

Ousque l' plus dur et l' plus farouche
Est vit' sur l' dos,
Car on y crèv' comme des mouches
Dans le Congo !

Dans le Congo les pauvres bougres
Pour quelques liards
S'esquint' au profit de jeanfoutres
Et d' fripouillards
Qui restent chez eux le ventre à table
Et les pieds chauds,
Sans s' fouler l'œil des pauvres diables
Qu' mang' le Congo !

Le Congo chauff' comme un' fournaise
Pour les démons.
On y rôtit comme des punaises
Dans un poëlon ;
L' Soleil vous y tapp' sur la nuque
A coups d' marteau.
Et l'insolation vous reluque
Dans le Congo !

Dans le Congo, c'est là qu'on marche !
Faut pas flancher.
Quand on vous crie : En avant 'arche !
Il faut marcher.
On a beau faire des chicanes
Et tout l' bib'lot,
Faut prendr' la rout' des caravanes
Pour l' haut Congo !

Dans l' haut Congo, c'est là qu'on crève
De soif et d' faim;
C'est là qu'il faut trimer sans trêve,
Jusqu'à la fin.
Le soir on songe à sa famille,
Peu rigolo!
On pleure encore, quand on roupille
Dans le Congo!

On est démangé de bourbouille.
De dartr' aussi,
Les chairs fich' le camp en pot-bouille
Par l' biribi.
La nuit, par nué' les moustiques
Vous vrill' la peau;
Aux orteils se fauil' les djiques,
Dans le Congo!

Dans le Congo la dyssent'rie
Fait des razzias;
La fièv' bilieus', l'hématurie
Emboît' le pas.
Puis c'sont les sagaies et les lances
Des indigos
Qui f..... le restant sur la panse,
Dans le Congo!

On vit là sombre et solitaire
Comme un putois,
Là pas d'amis, là pas de frères,
Chacun pour soi,

Un' moricaud' lourde et camuse
Au noir museau.
V'là tout ce qu'on a pour qu'on s'amuse
Dans le Congo!

Les larbins c'est des boys mulâtres
Ou des négros
Ravagés d' ch... p... opiniâtre
Et d' sâl' bobos.
Ils cuisin', ils lav', ils vous volent
Tir' larigot
Et se décrass' dans vos cass'roles
En vrais congos!

Quand les nègres font des manières
Pour l'caout-chouc,
On prend des arm', on part en guerre,
On les secoue.
Les prisonniers, à coups d' machette
Sont faits manchots.
Ça leur épargn' des frais d' manchettes
Dans le Congo!

On est méchant, farouche et lâche
Quand on r'vient d' là.
Mais l' plus souvent d' chez les sauvages
On n' revient pas.
Pas même un coin de cimetièrre
Pour ses pauv' z'os!
Un' croix d' bois qui tombe en poussière,
Voilà l' Congo! Voilà l' Congo!

* * *

Mais le chemin de fer de Matadi à Stanley-Pool s'achève. C'est sur une distance égale à celle de Bruxelles à Paris et un tiers en plus.

Le parti pris, l'esprit de parti, l'ignorance, le besoin malsain de dénigrer, « la zwanze » nationale l'avaient représenté comme un joujou sans signification.

C'est, en réalité, une œuvre admirable, confondante par la rapidité et la sûreté de son exécution, d'une utilité qui s'est tout de suite magnifiquement affirmée par l'abondance des transports, le chiffre des recettes et la hausse des titres.

Tout change, en effet, dès qu'il est inauguré en juillet 1898. Le sentier des caravanes et les pénibles portages à dos d'hommes qu'il nécessitait n'existent plus. Une ère nouvelle s'ouvre, ère de paix et de prospérité qui s'accélère et dont il convient maintenant d'indiquer les résultats tels qu'ils sont visibles en 1909, tels qu'ils se manifestaient au moment où la Belgique a repris le Congo pour son compte et lui a conféré une Constitution spéciale, une charte, que l'activité juridique est déjà en train de commenter.

Je vais essayer d'en esquisser le tableau.

* * *

L'esprit qui dirige, qui anime toute grande entreprise, est essentiel pour assurer son succès ou pour expliquer son avortement.

En matière de colonisation, il y eut ailleurs des maladresses sans nombre.

Léopold II partit de ce principe qu'il faut, avant tout, s'efforcer de bien connaître les lieux et les habitants, et respecter les coutumes de ceux-ci à moins qu'elles ne heurtent les devoirs humains évidents, sans prétendre, sous prétexte de rationalisme, vouloir les transformer à l'Européenne. Il se souvenait, peut-être, de la légende qui prête à Paul Bert, gouverneur de l'Indo-Chine, l'étrange idée, comme entrée de jeu, de faire traduire en siamois et afficher dans tous les villages tonkinois, la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, comme une panacée qui allait transformer les âmes de ces jaunes !

Les explorations et les études ont été menées avec un ordre et une continuité supérieurs. Le Congo belge est actuellement connu géographiquement, orographiquement, hydrographiquement, ethnographiquement, botaniquement, zoologiquement, climatologiquement (je m'excuse de tant de pesants adverbés) dans toute son étendue. Sa carte est dressée avec une minutie confondante, des

publications multiples le décrivent dans ce qu'il est et dans ce qui y vit. A titre d'exemple, je signale surtout le livre de nos compatriotes Ferdinand Goffart et Georges Morissens et ceux de Cyrille Van Overbergh, encyclopédies substantielles et documentées que devraient lire, par un élémentaire devoir, tous nos compatriotes et spécialement les détracteurs qui parlent sans rien connaître, sans se donner la peine de rien consulter si ce n'est leurs passions et leurs sourdes aversions sectaires.

* * *

C'est sur ces bases scientifiquement recherchées et établies que s'est poursuivie l'Organisation Administrative.

Il s'agissait d'abord de donner aux indigènes et aux émigrants, les bienfaits d'une bonne Police, c'est-à-dire la tranquillité et la sécurité pour les personnes et pour les biens.

On s'est appliqué à faire disparaître les luttes intestines de village à village — elles rappelaient, de loin, les guerres de château à château des premiers temps de la Féodalité — et leur cruelle conséquence, l'anthropophagie. On peut dire que présentement, sauf quelques regains vite réprimés, la paix sociale règne.

Il a fallu aussi, dans l'orient de la Colonie, chasser l'Arabe cruel et déprédateur. Ce fut accompli par Chaltin à la frontière du Soudan, par Wahis du côté de la Grande Crevasse. Ce brigandage est anéanti.

Bienfait superbe qui eut fait pleurer de joie Livingstone comme il pleurerait de douleur au spectacle des abominations de la chasse aux esclaves. Les populations autochtones peuvent désormais vivre à l'abri des alertes et des ravages qui, jadis, semblaient pour elles une fatalité lamentable les menant insensiblement à l'extermination. Je répète, que sans l'initiative et l'œuvre de Léopold II, l'Arabe, venu de l'est, serait à l'heure actuelle, vraisemblablement parvenu à l'embouchure du Congo, après avoir pillé, massacré, réduit en esclavage, de part en part, toute la région intermédiaire et ses déplorables populations.

* * *

Après la Police, un des premiers devoirs du colonisateur est de créer des voies de communication. Ce sont elles qui favorisent la convivance avec ses conséquences commerciales; morales, civilisatrices.

A l'heure actuelle, ce qui, dans cet ordre de

mesures, est accompli ou en projet, est remarquable.

J'ai parlé du chemin de fer qui, au travers de la région des Monts de Cristal, unit le bas et le haut Congo de Matadi à Léopoldville. Il forme le chaînon terrestre entre les deux tronçons fluviaux que séparent l'obstacle des cataractes. Onze vapeurs desservent les trois ports du bas fleuve, soixante-dix-neuf naviguent sur le haut. Quinze mille kilomètres de voies navigables ont été reconnus et repérés et sont contrôlés et améliorés dans les passes difficiles.

Sur terre, un deuxième chemin de fer de soixante kilomètres dessert la fertile contrée du Mayumbe près de la côte atlantique, et un troisième de cent vingt-sept kilomètres contourne les Stanley Falls, autres chutes espacées en escaliers, qui, elles aussi, dans la partie supérieure du Congo, empêchent la navigation. Un quatrième est en construction ; il aura trois cent vingt kilomètres dont soixante-sept sont achevés ; c'est celui des Grands Lacs. Enfin, quatre autres sont en projet.

N'est-ce pas étonnant ? Il faut y ajouter les routes carrossables de grande communication pour chariots ou automobiles, et les routes

secondaires pour piétons; d'étape en étape sont établis des postes d'abri et de secours. Il faut y ajouter encore, en centaines de kilomètres, les lignes télégraphiques et téléphoniques.

Quel réseau en comparaison de l'ancien désert où il n'y avait que les sentiers pareils aux pistes de gibier, et, sur les cours d'eau, qu'une navigation locale de pirogues!

* * *

Point d'organisation sociale, point de police efficace, spécialement parmi les populations sauvages, sans une force publique pour contraindre à l'accomplissement des devoirs juridiques. Sans la Force, a-t-on dit, le Droit est pur platonisme.

Le Congo a son armée coloniale d'environ quinze mille indigènes plus les cadres qui sont européens, répartie dans vingt et une localités d'où peuvent rayonner ces troupes bien instruites, bien disciplinées, bien armées.

* * *

La sécurité doit être garantie non seulement contre les entreprises illicites des hommes, mais aussi contre les agressions

aveugles de la Nature, notamment les maladies dans les régions sournoisement meurtrières où les germes morbides abondent.

Un service sanitaire était de première nécessité. Dans chacun des chefs-lieux des quatorze Districts de la Colonie, il y a une commission d'Hygiène sans cesse en activité pour le drainage des marais, l'assainissement des villages, des habitations et des mœurs. Trente médecins officiels vaquent actuellement à ces soins. Il y a, à Léopoldville, un laboratoire de recherches; il y a de nombreux lazarets locaux, une chambre d'appâts vaccinogènes, des hôpitaux pour blancs et des hôpitaux pour noirs, une école professionnelle pour infirmiers.

* * *

A quoi serviraient toutes ces mesures s'il n'y avait aussi des Tribunaux pour vider les conflits par le fonctionnement pacificateur d'une organisation judiciaire conçue à l'euro-péenne. Pour les Civils des deux races cinq Tribunaux de première instance, itinérants, une Cour d'appel, un Conseil supérieur jugeant au civil et au pénal. Pour les Indigènes, rien qu'au pénal, de nombreux tribu-

naux territoriaux. Pour les Militaires, divers conseils de guerre de première instance et un conseil d'appel.

* * *

Je ne puis tout décrire dans cet exposé que j'ai annoncé rapide et bref. Complémentairement je me borne à mentionner : l'organisation de l'Etat civil, du Cadastre, de l'Enseignement tant au Congo pour les indigènes qu'en Belgique, au point de vue des sciences coloniales, pour les émigrants et les fonctionnaires; celle des travaux de défense mettant les ports de Boma et de Matadi à l'abri d'un coup de main; celle de l'étude de l'Agriculture locale, des plantations, d'un jardin d'essai, d'une ferme modèle, d'une station météorologique; celle des industries possibles, des mines exploitables, de la monnaie, des mesures contre l'alcoolisme.

Extraordinaire ensemble, qui nulle part ne fut aussi complètement obtenu dans un aussi court laps de temps ! Pour lequel il semble qu'il fallait, comme ce fut le cas, une colonie sans la surveillance et la gêne vétilleuse d'une Métropole lointaine, mais avec la direction d'un homme de génie.

* * *

Pareil édifice administratif ne peut être créé et maintenu en fonctionnement sans dépenses.

C'est la question brûlante du Budget qui surgit.

Je n'en parlerai qu'en chiffres ronds.

Je prendrai pour exemple le budget de 1906 parce que le lecteur peut le retrouver aisément dans le livre de Goffart et Morissens que j'ai signalé plus haut.

Il fut de vingt-neuf millions au débit. Le détail en est donné à la page 263.

Comment y fit-on face? Les recettes sont énumérées à la page 262. Elles se sont élevées à trente-cinq millions, laissant un excédent de six millions. Les ressources ordinaires sont donc plus que suffisantes pour établir l'équilibre.

C'est dans ce chapitre des recettes que se trouve le fameux article des Produits du Domaine privé et des Tributs payés par les indigènes, treize millions, sur lequel s'est acharnée la politique d'opposition, prétendant que c'était obtenu « par une exploitation tyrannique et éhontée des malheureux nègres ».

En réalité l'impôt, qui n'est exigé que des indigènes valides et adultes, payable par douzièmes en monnaie, en produits ou en travail,

varie, par tête, entre six et vingt-quatre francs au maximum.

C'était bien la peine de mener un tel brouhaha!

Mais quand la politique sera-t-elle guérie d'aveuglement et d'extravagance! Ne serait-ce pas, au reste, l'huile bienfaisante qui en fait marcher les rouages et, peut-être, lui donne son efficacité finale et transactionnaire? Sommes-nous certains que tout irait mieux sans le ferment des querelles, des injustices, des déclamations et des sottises?

* * *

Du domaine administratif décrit ainsi à grands traits et en larges teintes, où c'est l'activité officielle qui fonctionne, passons au domaine de l'activité privée.

C'est le Commerce, l'Industrie, la Vie individuelle, le vaste champ de la production, de la répartition et de l'emploi des richesses économiques. L'organisation politique n'a de raison d'être que la création, la protection, le développement de ceux-ci. Son but essentiel est d'y aider les efforts des citoyens agissant isolément ou en association. Elle y est l'entraîneur jusqu'au moment où son action

auxiliaire devenant superflue, son rôle peut se borner à celui de conservateur.

Le commerce « général » de la Colonie, tel qu'on peut l'établir par les constatations des Douanes, — c'est la coutume et le seul moyen possible pour toutes les nations, — fut, en 1906, de 107 millions de francs, dont 77 millions pour les exportations et 30 millions pour les importations.

Dans ce total, le commerce dit « spécial », c'est-à-dire celui des marchandises produites par la Colonie ou lui destinées, fut de 80 millions.

Deux diagrammes qu'on trouve aux pages 398 et 400 du livre de Goffart et Morissens montrent la progression étonnante depuis 1886, spécialement en ce qui concerne la Belgique dont la part est de beaucoup la plus considérable, tant dans les exportations (54 millions sur 58) que dans les importations (15 millions sur 22), justifiant une fois de plus la loi économique que « le Commerce suit le pavillon », en d'autres termes que le maître d'un territoire colonial en est le principal bénéficiaire.

Le détail des importations est à la page 397. On y voit que les deux articles dominants, parmi quatorze cités, sont le caoutchouc pour

49 millions et l'ivoire pour 5 millions. L'or brut — ceci touche à la question des richesses minières — pour 1 million.

C'est la récolte de cette énorme quantité de caoutchouc et la rentrée des impôts qui ont servi d'aliments aux polémiques par lesquelles les agents anglais, missionnaires et autres, gobés et déplorablement soutenus par quelques-uns de nos compatriotes, ont essayé et essaient encore de représenter la belle administration du Congo belge, comme infectée de violence et d'inhumanité.

Certes, dans un territoire aussi vaste, ne pouvant être surveillé constamment, avec un personnel de blancs souvent livrés à eux-mêmes, ayant pour auxiliaires inévitables des sauvages imbus de leurs coutumes barbares à peine adoucies, des abus se sont produits : il y en a bien chez nous, il y en a surtout et de pires dans les colonies des autres nations. C'est la part de l'imperfection humaine et des débuts d'une pareille entreprise.

L'exagération de ces récriminations intéressées a été démontrée de même que la réalité des mesures gouvernementales par lesquelles on s'efforce de réprimer les excès. Mais, hélas ! rien ne prévaut contre, d'une part, les avidités anglaises, d'autre part, la passion

politique de ceux qui, en Belgique, ne sauraient admettre qu'une œuvre émanant de la royauté puisse être utile et valeureuse. Ils font songer à ce Jacobin qui refusa de continuer à manger un potage qu'il trouvait exquis, dès qu'il apprit qu'il avait été cuisiné par la servante du curé.

Heureusement la Nation ne les suit pas. Et, en tous cas, ces tares partielles momentanées ne sauraient suffire à détruire la beauté saisissante du total.

* * *

Et tout cela n'est qu'un commencement, n'est que le résultat de vingt-cinq années, dont quatorze de tâtonnements, d'embarras et d'incertitudes.

Les populations noires prennent peu à peu des habitudes qui augmentent dans un sens civilisateur leurs besoins nouveaux. L'industrie autochtone n'était que celle des vanniers, des céramistes, des métallurgistes en des proportions intéressantes mais très restreintes. Ils ne se nourrissaient que des produits de la pêche, de la chasse ou du cannibalisme, plus le manioc dans la partie occidentale et le riz dans la partie orientale. Ils n'habitaient que des huttes peu saines en

pailletes et troncs d'arbre, des chimbèques, quadrangulaires dans l'ouest, rondes dans l'est. Ils marchaient presque nus et tatoués. Tout cela change dans un sens moralisateur, favorable à nos industries nationales, par exemple à celle du tissage des étoffes, si importante chez nous et qui obtiendra là bas un débouché considérable dès que les noirs auront pris l'habitude de se vêtir.

La masse énorme de fer et de cuivre déjà reconnue dans notre Congo montre que, lorsque les voies de communication en projet ou en construction seront achevées, l'industrie extractive s'y développera dans des proportions qui, jadis, étaient inespérées et qui ne sont plus niées que par les sceptiques incurables. Aux pages 382 et suivantes, Goffart et Morissens donnent, à ce sujet, des renseignements décisifs.

* * *

Cet ensemble d'organisation est maintenu dans la discipline juridique, — le Droit est la grande Hygiène sociale — par une Législation qui a un double caractère : européenne pour les blancs, ainsi que pour les noirs dans ce qui touche aux prescriptions humanitaires supé-

rieures, elle reste « africaine », peut-on dire, pour ce qui est local et traditionnel. C'est l'application très sage du principe que je disais plus haut avoir été le point de départ inspirateur du gouvernement de la Colonie. Elle n'expose pas aux sottises politiques de la Guadeloupe et du Sénégal où l'on fait singer aux nègres le suffrage universel et les allures européennes, avec quelles incohérences on le sait!

C'est conforme à nos traditions nationales. Déjà, quand Godefroid de Bouillon devint roi de Jérusalem, les Assises des croisés ne furent que pour eux et ils respectèrent les mœurs locales des mahométans. C'était à l'instar des envahisseurs germains dans les Gaules romaines, quand était pratiqué le régime de « la personnalité » du Droit. Les Wisigoths, les Burgondes conquérants eurent leur loi particulière, et en firent une autre pour les Gallos-Romains conquis.

* * *

Notre Congo est divisé en quatorze districts à la tête de chacun desquels est un commissaire européen nommé par le Gouverneur général.

Quelques-uns, les plus vastes, sont subdivisés en zones, et quelques autres en secteurs, ayant chacun leur chef également européen.

Au-dessous vient enfin le poste, dernière subdivision confiée à un blanc; il y en a actuellement plus de trois cents.

Alors apparaît « la Chefferie » indigène, avec son chef africain, ayant reçu l'investiture et un insigne; il s'engage à gouverner son territoire selon les us et coutumes locaux pour autant qu'ils ne soient pas contraires aux lois générales.

Pouvait-on mieux faire la part du neuf et du vieux et ne pas tomber dans les extravagances du rationalisme pur et intransigeant?

* * *

J'ai dit que l'humanité congolaise, difficilement chiffrable avec exactitude, peut être évaluée à vingt millions, plus ou moins. Goffart et Morissens disent dix-sept, Perthes dix-neuf, Levasseur vingt.

A la page 32 de son livre *A travers le Congo*, René Dubreucq donne le tableau de la population blanche, notamment au 1^{er} janvier 1908. C'est environ trois mille, dont treize cent vingt-neuf agents du gouvernement, le surplus

desservant les quatre-vingt-une firmes commerciales déjà établies au Congo, dont cinquante-quatre belges.

Pour se figurer ce que ces diverses populations représentent, prenons la Belgique et calculons proportionnellement : c'est comme si dans chacune de nos provinces il n'y avait que deux mille trois cents noirs et quatre blancs. Nous avons environ deux cent cinquante habitants par kilomètre carré; le Congo n'en a que sept. S'il était peuplé comme la Belgique — un des pays les plus peuplés du monde — il aurait six cents millions d'habitants, le tiers de l'humanité terrestre!

Notons aussi, en passant, cent soixante-quinze « missionnaires » anglais, cette peste, qui ne semblent essaimer au loin que pour préparer sournoisement des annexions à une patrie folle d'impérialisme.

* * *

Voilà dépeinte du mieux que j'ai pu la Colonie qui nous fait, comme je l'ai dit en commençant, la quatrième Puissance coloniale, alors que nous étions déjà la cinquième, malgré l'exiguïté de notre territoire et de notre population, au point de vue du com-

merce établi en milliards de francs, la première même quand on calcule par tête ou par kilomètre carré.

Nous n'avons plus à regretter d'avoir perdu, par notre séparation de la Hollande, le bénéfice de l'Insulinde.

Dans notre Ame belge renaissent peu à peu les grands et nobles désirs des lointains, de la Terre et de l'Humanité vues autrement que dans le petit coin où l'Histoire nous a confinés. A notre Patrie est ajouté un appendice superbe, plus considérable qu'elle-même. Notre petite barque traîne allègrement derrière elle un vaisseau à trois ponts !

Et puisque j'envisage les voyages qui de plus en plus y mèneront, que je dise quelles sont présentement les voies pour y pénétrer et pour en revenir. Cela aidera à mieux comprendre la valeur de ce Congo et son avenir.

Il s'agit d'un parcours de deux mille lieues. Cinq lignes régulières le permettent : d'Anvers, du Havre, de Bordeaux, de Liverpool, de Lisbonne, réalisant par mois six différentes occasions de départ pour l'embouchure du fleuve, pointe d'entonnoir de la Colonie, entrée principale et majestueuse.

Mais on peut aussi y pénétrer par la frontière opposée, celle de la Grande Crevasse.

Par le Nil et le Soudan anglo-égyptien. Plus au Sud par l'Afrique orientale anglaise, par l'Afrique orientale allemande et par la Rhodésie. Ces routes sont composées de trajets sur les eaux fluviales ou lacustres, en chemin de fer ou par voies carrossables.

Notre Congo est donc dès à présent largement ouvert.

De plus, pour les voyages purement intellectuels, son réseau télégraphique intérieur est relié au réseau mondial par le câble sous-marin du Congo français.

* * *

Comparons maintenant avec les colonies analogues, — que, pour faciliter la compréhension, je nommerai « les autres Congos », — qui l'entourent et sont ses voisins immédiats. Supposons un concours ouvert entre le nôtre et le Congo français, le Congo portugais (l'Angola), le Congo anglais (Afrique orientale anglaise), le Congo allemand (Afrique orientale allemande).

Le Portugal est établi en Afrique depuis la fin du XV^e siècle. Son amiral Diego Cam reconnut alors l'embouchure du Fleuve. Par contre, les trois autres nations concurrentes

ont commencé à peu près en même temps que nous.

On a vu que notre commerce était de 107 millions.

Voici le leur : Congo portugais, 58 millions; Congo allemand, 34; Congo anglais, 25; Congo français, 24.

J'ai dit aussi que le Budget de 1906 était clôturé par un boni de six millions. Par contre, celui du Congo français avait un mali de six cent mille francs; celui du Congo portugais de quatre millions; celui du Congo anglais de quatre millions; celui du Congo allemand de six millions.

Et pourtant, ce n'est pas qu'on ait lésiné dans le nôtre; c'est le plus généreux pour les dépenses d'organisation politique et économique. On a vu qu'il atteignait en 1906 vingt-neuf millions; or, l'allemand était de vingt-six; le portugais de treize; l'anglais de onze; le français de cinq.

Qu'on fasse la comparaison dans n'importe quel domaine administratif ou économique, nous avons presque toujours la supériorité nous y remportons la coupe comme nos canotiers gantois à Henley.

* * *

Ah! vraiment, si « ce planeur » que je supposais au début de cette étude volant au-dessus de ces vastes contrées aujourd'hui déjà largement améliorées et disciplinées par la civilisation que nous y avons introduite, allait atterrir à l'extrême orient de notre colonie, sur le sommet du gigantesque Ruenzori, sur le plus haut de ses pics, le pic Marguerite, ainsi nommé par le duc des Abruzes en l'honneur de la reine d'Italie; et si se retournant, du haut de ce phare merveilleux qui, par une chance qui réjouira toute âme artiste, est au dedans de nos frontières, il pouvait contempler notre majestueux domaine, il ressentirait, étant Belge, une légitime reconnaissance et une joyeuse allégresse; il comprendrait la place élargie que nous avons obtenue parmi les nations et le bien que nous avons accompli; il aurait quelque reconnaissance pour les Cobourg qui, par un sort analogue à celui des Valois de Bourgogne devenus jadis nos ducs, se sont faits plus Belges que les Belges.

Par ce jugement, je me sépare, socialiste, de ceux avec qui j'eus et j'ai encore tant de croyances et d'espérances communes. Il ne sera pas dit, dans l'Histoire, que tous nous avons commis l'erreur d'attaquer et mépriser

une œuvre aussi noblement nationale et civilisatrice. Un parti ne consiste pas dans les hommes qui passagèrement y manœuvrent, mais dans les idées qui y sont admises. Il suffit qu'un seul les ait accueillies pour que la postérité ne puisse dire qu'on les y a méconnues. L'humiliation de s'être trop lourdement trompé est ainsi évitée.

Mais d'où me vient cette présomption? N'est-ce pas moi qui me trompe? Qui a reçu du Destin le don de dire Vérité pour les autres? Toute affirmation humaine ne devrait-elle pas, pour être sage, se borner à une simple, hésitante et personnelle allégation?

* * *

La situation privilégiée que nous a donnée l'annexion enfin votée crée un danger.

Notre Congo est une belle proie. Elle est d'autant plus convoitable que ses voisins distancés l'ont laissé maladroitement échapper alors que, s'ils avaient eu les prévisions, la décision, l'habileté, l'audace tranquille et taciturne de Léopold II, ils auraient, plus aisément que lui, put cueillir cette fleur tropicale opulente et, avec la brutalité cynique des grosses nations ayant affaire aux petites,

évincer la modeste Belgique au moment où, vraisemblablement, son Roi lui-même n'espérerait pas obtenir autant.

Chance, Destin ou Virtuosité diplomatique — apparemment les trois réunis — le Congo nous a été laissé et nous le tenons ferme avec une conscience grandissante de ce qu'il vaut.

Sinon la nation anglaise elle-même, au moins quelques Anglais, pris du regret de ce qui pouvait être et n'a pas été, manœuvrent avec opiniâtreté pour essayer de nous l'enlever. Regardez la carte : vous verrez que l'Angleterre n'a aucun débouché à l'ouest de l'Afrique méridionale et que notre Congo se présente pour elle et sa voracité en tentation irrésistible.

Le coryphée du groupe de ces maraudeurs est le Morel, nouveau Jameson, qui s'est officieusement donné la mission de préparer cette spoliation, se croyant, peut-être, officiellement soutenu en sourdine par ses compatriotes.

Et, imprévu douloureux, il trouve aussi de l'appui, sinon manifeste, au moins indirect et sournois, chez quelques-uns des nôtres nourrissant le dessein, qu'ils s'en rendent compte ou l'ignorent, de faire pièce à la Monarchie et de vexer « le tyran ».

Mais on ne recommence pas aisément le

brigandage de la conquête du Transvaal. L'opinion britannique elle-même, en sa partie loyale et saine, saura, espérons-le, y résister.

Faisant allusion à la politique avide de ce groupe insatiable féru d'impérialisme, et me souvenant de la chanson du Congo, j'y ajoutai ces deux couplets que j'improvisai à Ostende pour terminer la Conférence dont ce qui précède est la version écrite, couplets qui furent applaudis avec frénésie. Qu'on en excuse la brutalité. Ils sont dans le ton de l'œuvre originale, dans le rythme d'une légitime indignation, et dans ce que méritent ceux à qui ils sont destinés :

Nous l'avons gagné par nos peines,

Et par nos poings.

Il est teint du sang de nos veines

Dans tous les coins.

Il n'est pas pour la cambriole

Ce fin morceau,

Ni pour que des malins le volent

Notre Congo !

Vous tripotez en vraies canailles,

O flibustiers,

Complotant après nos batailles

Pour nous piller.

Mais nous avons pour le défendre
Du poil au... dos.
Malheur à qui voudrait le prendre
Notre Congo ! Notre Congo !

—————
1^{er} octobre 1909.
—————